

LE SIGNE DE JONAS

Ceci est un extrait de

DAVID ZEIDAN

A LA RENCONTRE DU MESSIE

À L'ÂGE DE SEIZE ANS, J'AI DÉCIDÉ DE

ne plus porter de « kippa » sur la tête. Finies l'hypocrisie et la comédie ! J'étais assez grand pour ne plus dépendre des coutumes et des traditions de mes parents et pour suivre les traces de mes deux grands frères, qui avaient fait la même chose plusieurs années auparavant et qui vivaient maintenant sans religion. Je voulais être comme mes copains de classe, qui profitaient de la vie sans interdits. J'avais envie de sortir, de fumer et de boire.

Quant à Dieu, s'il existait, il avait peut-être créé l'univers il y a fort longtemps, mais il n'était certainement plus là pour intervenir, ni pour contrôler tout ce qui se passait aujourd'hui sur la terre.

Mon père n'a pas été surpris de me voir sans kippa. Il avait toujours su que cela se terminerait ainsi. Il avait déjà connu ce genre de chose avec mes deux frères. En fait, il était le premier responsable de notre rébellion contre la religion.

Je suis né à Haïfa en 1960. Mes parents, qui venaient de familles pratiquantes, avaient émigré de Turquie en Israël. Mon père était engagé à fond dans la religion juive orthodoxe : il pratiquait officiellement les circoncisions, s'assurait que la nourriture était cachet et préparait les garçons à leur cérémonie de bar-mitsva.

A la maison, nous observions toutes les traditions orthodoxes. Nous respections le sabbat et célébrions les fêtes avec leurs coutumes et leurs plats spécifiques – pain azyme pour Pessah, bougies à Hanouca.

Notre nourriture était rigoureusement cachet – nous observions tout à la lettre. Chacune des fêtes juives donne lieu à des festivités, et pourtant, dès mon enfance, je sentais qu'il manquait quelque chose.

Pour mon père, la religion se réduisait à un emploi et à une source de revenus, rien de plus. À l'extérieur, il respectait scrupuleusement la religion juive jusque dans ses moindres détails, mais à la maison, il ne faisait que ce qui lui plaisait, et il se comportait comme n'importe quel Israélite non pratiquant.

Cette hypocrisie offusquait ma sensibilité enfantine. Notre priorité numéro un semblait être le respect des traditions, mais nous ne parlions jamais de Dieu, qui paraissait peu important et mis de côté. Pour moi, tout cela manquait de conviction spirituelle et de cohérence.

On m'a d'abord envoyé dans un jardin d'enfants religieux, puis on m'a transféré à l'école laïque « Alliance » de Haïfa. Là, je me suis fait des amis qui semblaient vivre dans un monde totalement différent du mien – laïque et, apparemment, libre. J'ai également été enrôlé dans le mouvement de jeunes « Bnei Akiva », organisé par le parti religieux national. J'y ai observé la même dualité que chez moi. C'est pour-quoi, en grandissant, j'ai pris peu à peu la décision de devenir moi-même laïque quand j'aurais l'âge de choisir.

En famille, nous nous entendions assez bien. J'étais toujours très proche de ma mère, qui me protégeait et me donnait de l'argent de poche, et plus tard, des cigarettes. Elle prenait soin de moi, et je n'hésitais pas à me confier à elle. J'avais également de très bonnes relations avec mes frères. Nous étions bons amis. Ils m'apprenaient bien des choses, et j'essayais de les imiter dans la mesure du possible.

Avec papa, c'était différent. Nous ne nous affrontions jamais directement, mais nos rapports étaient distants. C'était un homme dur. Je lui donnais souvent un coup de main dans son travail, et comme il avait quelques problèmes de santé, je portais les lourdes charges à sa place – mais nous n'étions jamais proches l'un de l'autre.

À l'école, j'étais un élève calme et appliqué, excellent en mathématiques. Mais cela prit fin en seconde, lorsque j'ôtai ma kippa. Je me mis à fumer et à sortir pour boire avec mes amis. Comme je négligeais mes études, mes notes chutèrent. À la fin du trimestre, mes résultats étaient si médiocres que je reçus un avertissement officiel : si je ne me ressaisissais pas, je serais renvoyé.

Je fis juste assez d'efforts pour poursuivre mes études et avoir mon bac. Je me souviens qu'en fin de terminale, certains d'entre nous volèrent la clé de la porte d'entrée de l'école. Avant les examens, nous nous glissions à l'intérieur pendant la nuit et nous volions les feuilles avec les sujets. Nous les révisions, et nous obtenions de bonnes notes.

J'ai toujours aimé lire. J'étais un vrai rat de biblio-thèque. J'empruntais un tas de livres, mais « j'oubliais » souvent de les rendre.

Je me mis à aimer profondément notre pays et notre nation. Je raffolais des régions désertiques et je voyageais partout pour contempler nos superbes paysages. Aujourd'hui, j'éprouve toujours cet amour pour mon pays. Je voulais aussi servir ma patrie et lui donner le meilleur de moi-même. Dans mon enfance, je rêvais de devenir pilote de combat. Mon frère aîné était aviateur, et je l'enviais. Par la suite, lorsque je compris qu'à cause de ma mauvaise vision qui m'obligeait à porter des lunettes, je ne pourrais être pilote, je fus très déçu.

Peu après la fin de mes études secondaires, je fus convoqué sous les drapeaux. J'avais décidé de me joindre à une équipe de combat d'élite, où je pourrais servir au mieux mon pays. Je posai ma candidature pour entrer dans les parachutistes, mais le psychologue qui m'examina rejeta ma requête. Je me repliai alors sur la brigade Golani, mais leur effectif était complet et ils n'avaient pas besoin de moi. Ma troisième option était l'infanterie mobile, qui m'accueillit à bras ouverts.

Je ne tardai pas à comprendre que la vie militaire n'avait rien d'un jeu. Notre camp était en plein désert, et nous avons dû supporter le soleil torride, les nuits glaciales et les tempêtes de sable. Nous dormions très peu la nuit et étions sans cesse en alerte. Nous faisons de longues marches forcées avec tout notre matériel, et les officiers s'acharnaient à nous accabler et à nous humilier. La discipline était rude – c'était la norme, dans les unités de combat. Leur but était de nous briser, puis de nous remodeler dans le moule militaire.

Quelquefois, c'était si dur, physiquement et mentale-ment, que j'étais sur le point de craquer, mais j'ai tenu bon !

En fait, je dois beaucoup à l'armée. J'y ai appris que mon faible corps pouvait faire beaucoup plus que je ne le croyais. J'ai réalisé que la volonté, quand elle s'accompagne de détermination, d'un objectif précis et de beaucoup d'efforts, peut arriver à tout. Comme nous disons en hébreu, rien ne peut résister à la volonté. J'ai aussi appris à rechercher et à apprécier la compagnie de mes semblables, parce que nous vivions très à l'étroit. Je suis persuadé que le service a contribué à me former le caractère et m'a préparé pour la vie. A la fin de cette période, j'ai eu la joie de réaliser un rêve très cher : j'ai participé à un concours de parachutisme.

Après avoir été rendu à la vie civile, je décidai de partir à l'étranger pour voir du pays, car j'estimais qu'en Israël, mon petit cercle restreint devenait étouffant et que j'avais besoin de changer d'air. J'avais des copains, mais aucune attache profonde. A l'étranger, j'espérais rencontrer des gens différents et nouer des relations plus étroites avec les autres.

De retour chez moi, je projetai de me lancer dans les ordinateurs, de créer ma propre entreprise, de gagner de l'argent et de réussir dans la vie. C'étaient mes rêves, mais je fus cruellement déçu, car l'armée ne me permit pas de les réaliser. La guerre du Liban allait éclater et je fus rappelé sous les drapeaux.

J'ai été affecté à une brigade antichar, et nous nous sommes dirigés vers le nord dans des véhicules blindés. Près de la ville de Kiryat Shmona, notre véhicule est tombé en panne. Pendant que les autres poursuivaient leur route, nous avons dû attendre que les gens du service d'entretien viennent changer notre moteur. Quand la réparation fut enfin terminée, nous avons passé les derniers jours de la guerre à chercher notre brigade au Liban. Nous avons fini par les retrouver... deux heures après le cessez-le-feu ! Ils étaient parvenus à détruire soixante chars syriens sans notre aide.

Depuis lors, chaque année, je suis réserviste. Nous partons souvent en mission dans les territoires occupés. Comme j'ai suivi un cours médical à l'armée, je dois souvent soigner des blessés, tant soldats que civils palestiniens. Je n'éprouve aucune haine envers les Arabes ; c'est vraiment dommage qu'ils soient nos ennemis et n'acceptent pas notre droit d'être sur cette terre. Je fais partie du service de sécurité de notre Etat, mais en même temps, j'essaie d'aimer mes ennemis et de les traiter comme des êtres humains.

Après la guerre, j'ai tenté une fois de plus de me rendre à l'étranger, mais l'armée ne m'a pas donné de permission de plus de deux semaines. J'ai donc finalement décidé de visiter Israël et de profiter de notre beau pays. J'ai pris un sac à dos et un sac de couchage, et je suis parti arpenter notre petit pays en long et en large. Je me suis d'abord arrêté au bord du lac de Galilée. Là, sur la plage, j'ai rencontré une jeune fille, Henny. Dès les premiers contacts, je me suis senti attiré vers elle, parce qu'elle n'était pas comme les autres. En discutant avec elle, j'ai découvert qu'elle aimait profondément Israël et le peuple juif. De la part d'une goy, c'est bizarre, pensai-je. « Cela vient de Dieu, me dit-elle. C'est Yechoua qui a mis cet amour-là dans mon cœur. Après tout, il était juif. »

Elle avait une relation particulière avec Dieu, très directe et personnelle. Elle lui parlait librement, comme à un ami. Elle affirmait qu'il la dirigeait et la guidait. Tout cela me paraissait vraiment étrange. Je conclus qu'elle avait une imagination fertile et qu'elle prenait ses désirs inconscients pour la volonté de Dieu.

Henny était merveilleuse. J'étais content qu'elle apprécie ma compagnie et veuille poursuivre ses excursions avec moi. Ensemble, nous avons passé une semaine formidable à visiter le pays, et cela m'a fait mal au cœur de la voir reprendre l'avion pour rentrer chez elle, en Angleterre.

Nous nous sommes écrit, et dans ses lettres, elle m'a reparlé de Yechoua, qu'elle prétendait être le Messie d'Israël. D'après elle, c'était de lui que provenait son amour pour mon pays. Et Dieu continuait à la guider, dans les moindres détails de sa vie.

A cette époque, je découvris que ma mère avait reçu un Nouveau Testament des mains d'une jeune femme venue frapper à sa porte. J'ai tenté de le lire, mais je trouvais l'hébreu ancien trop difficile à comprendre, et je m'endormais sur mon livre.

Cependant, j'étais dévoré de curiosité. Qui était ce Yechoua ? Je voulais en savoir plus sur lui. J'avais entendu des commentaires négatifs sur « Yechou », comme l'appelaient les rabbins. Était-ce la même personne ? Qui était-il ? Que faisait-il, et qu'enseignait-il ? Pourquoi les rabbins lui donnaient-ils ce sobriquet désobligeant ?

En rendant visite à un copain de l'armée, j'ai découvert qu'il avait également rencontré une jeune Anglaise qui avait la même foi qu'Henny. En Angleterre, un de ses amis lui avait remis de force dans les mains un livret en hébreu qu'il s'empressa de me passer. Il s'intitulait « Eaux vives », et c'était un Evangile de Matthieu en hébreu moderne, facile à lire. J'étais enchanté ! C'était juste ce qu'il me fallait. En le lisant, pour la première fois de ma vie, j'ai enfin pu connaître Yechoua, sa vie et son enseignement.

J'ai travaillé pendant quelque temps à l'hôpital Ram-bam de Haïfa comme infirmier. J'étais dans le même service que Mary, un jeune fille arabe, et que son amie anglaise. Leurs bavardages me rappelaient Henny.

« Mary, lui déclarai-je un jour, tu me fais beaucoup penser à Henny, mon amie anglaise. Elle parlait de sa foi en Yechoua exactement comme toi. - C'est super, répliqua Mary. Pourquoi ne viendrais-tu pas dans notre congrégation ? Tu y rencontreras beaucoup de gens qui ont la même foi qu'elle. Des Juifs, des Arabes et d'autres encore. »

J'ai accepté son invitation et me suis rendu à la congrégation Bethesda, à Haïfa. C'était pendant les vacances de Pourim, et le message était centré sur le livre d'Esther. Le prédicateur faisait tout correspondre avec le Nouveau Testament et Yechoua – j'étais très impressionné. Après le service, les enfants se rassemblèrent pour leurs réunions spéciales. Pendant ce temps, quelqu'un pria, et je fus bouleversé de constater qu'il avait une relation directe et personnelle avec Dieu. Sa prière était sincère, puissante et émouvante. Elle me fit une très forte impression. Cet homme ne s'adressait pas à un mur de briques, mais à quelqu'un qui était là, vivant et attentif.

Cette sorte de prière était totalement différente de celle que j'avais coutume d'entendre dans mon enfance. J'étais habitué aux prières rituelles du Siddour (le livre de prières des juifs) trois fois par jour. Les

mêmes mots en hébreu hermétique et en araméen incompréhensible étaient récités de façon mécanique, répétés si souvent comme un leitmotiv qu'ils avaient perdu toute signification. Je suis certain que bien des hommes religieux les récitent avec une grande sincérité, mais l'attitude la plus répandue est celle que résume Esaïe : « Quand ce peuple s'approche de moi, il me glorifie de la bouche et des lèvres, mais son cœur est éloigné de moi, et la crainte qu'il a de moi n'est qu'un commandement de tradition humaine. »

Là, c'était différent. Il y avait une foi personnelle et une relation avec Dieu que je n'avais jamais expérimentée auparavant.

Je me suis rendu plusieurs fois dans cette congrégation, et j'ai fini par en connaître les membres – Ruth, l'amie de Mary, était aussi sa voisine de chambre ; elle avait immigré des Etats-Unis, ainsi qu'Hanan, riche ingénieur, et sa famille, Yochanan, et beaucoup d'autres. Tous croyaient en Yechoua et parlaient souvent de lui.

Finalement, l'armée me délivra la permission de voyager à l'étranger, et je m'envolai vers l'Angleterre. Henny m'attendait à l'aéroport et elle me conduisit à son domicile, qui devint la base de mes déplacements en Grande-Bretagne. J'étais ravi de la revoir et, une fois de plus, impressionné par la sincérité de sa foi. Lorsque je vivais chez elle, j'étais toujours entouré de chrétiens, ce qui m'a donné l'occasion d'entendre de nombreux témoignages sur la manière dont ils étaient parvenus à croire en Yechoua. J'étais surtout frappé par leurs conversations dans lesquelles Dieu tenait la première place. « Ecoutez ce que Dieu a fait pour moi aujourd'hui, comment il a répondu à mes prières ! » « S'il te plaît, veux-tu prier pour moi à ce sujet... » se disaient-ils les uns aux autres.

Je n'avais jamais vu une relation aussi personnelle et intime avec Dieu, même entre juifs orthodoxes. Je remarquai que dans ma religion, Dieu n'était pas aussi proche de nous qu'il l'était de ces chrétiens. Leur visage resplendissait de joie et de sérénité. Chez eux, il y avait une merveilleuse atmosphère d'amour, qui s'exprimait en paroles et en actes. Je les enviais, parce que cela m'avait manqué dans ma propre famille.

Je rencontrai plusieurs amis d'Henny, et je me rendis parfois dans leur église. Leur foi m'attirait, mais j'étais hésitant. « Ce n'est pas pour toi, Yossi, me disais-je. Tu es un Juif israélien laïque. Tu ne crois même pas en Dieu. Pourquoi te casses-tu la tête avec toutes ces bêtises ? »

Je n'avais pas besoin de Dieu. L'armée m'avait appris à croire en moi, en la puissance de ma volonté, et mon potentiel caché. Non, je n'avais pas besoin de Dieu ; je m'en tirais très bien sans lui. Mais d'un autre côté, je voulais savoir si, oui ou non, Dieu existait. Après tout, peut-être était-il là ! J'ai passé beaucoup de temps à ressasser ce problème.

Un jour où je parlais de ce sujet avec Henny, elle me dit : « Pourquoi ne demandes-tu pas directement à Dieu de te donner un signe pour te prouver qu'il existe ? » Cette proposition me semblait logique. J'ai aussitôt prié Dieu de faire quelque chose de spécial pour moi s'il existait vraiment. Je n'ai demandé ni argent, ni biens matériels ; juste un signe manifeste de son existence. J'avais l'habitude de me réveiller tous les jours entre sept et huit heures du matin. Je n'y manquais jamais ; c'était comme si j'avais un réveil intérieur. « Si tu es là, je te prie de me réveiller à onze heures ! » priai-je. Je répétais cette requête plusieurs fois, mais sans résultat. « Je n'obtiens pas de signe... C'est donc que Dieu n'existe pas ! » me disais-je.

Au cours de ma sixième semaine en Angleterre, j'ai rencontré un jeune chrétien dans des circonstances imprévues, et j'ai bavardé avec lui jusqu'à une heure avancée de la nuit. « Dieu ne va pas te prouver son existence, affirma-t-il. Il veut que tu fasses un pas de foi vers lui. » Je n'étais pas d'accord avec lui, mais ses paroles me troublèrent profondément. « Yossi, laisse donc toutes ces bêtises, prends tes affaires et déguer-pis en vitesse ! » disait une voix. « Non, attends, tu as trouvé ici quelque chose que tu ne cherchais pas, murmura une autre voix intérieure. C'est ce que ton cœur désire, et cela te fera du bien. »

Je me souvins des nombreuses apparentes coïncidences qui m'avaient amené à ce point de ma vie et j'en fis la liste – elle était très longue ! Je saisi subitement qu'il devait y avoir, dans tout cela, une signification cachée que je n'avais jamais vue auparavant.

Quelques jours plus tard, je m'assis dans ma chambre, un Nouveau Testament en face de moi. « Si tu existes vraiment, dis-je à Dieu, fais que j'ouvre ce livre à l'endroit que tu veux que je lise. » J'ouvris le livre au hasard et mes yeux tombèrent sur le titre : « La recherche d'un signe. » C'était dans l'Évangile de Luc, au chapitre 11. « Cette génération est une génération mauvaise ; elle cherche un signe ; il ne lui sera donné d'autre signe que **celui de Jonas**. » J'étais stupéfait ! Je compris ce que Yechoua voulait dire à ceux qui le mettaient à l'épreuve, et je conclus qu'il me parlait, me montrant que je ne devais pas demander de signe – et pourtant, cela même était un signe. Dieu avait répondu à ma prière. Maintenant, c'était à moi de faire le pas de la foi. Mais je remettais sans cesse cette décision à plus tard. Je ne voulais pas capituler si facilement.

LE SIGNE DE JONAS OU LA RÉSURRECTION AU TROISIÈME JOUR

par Paul Christiaanse

1. LA MORT DE CHRIST ET SA RÉSURRECTION AU TROISIÈME JOUR.
2. LA DISPARITION (DIASPORA) DU PEUPLE JUIF DANS LA MER DES PEUPLES PENDANT DEUX MILLE ANS, PUIS LEUR RÉSURRECTION NATIONALE A LA FIN DE CES DEUX MILLE ANS, SUIVIE DE LEUR RÉSURRECTION SPIRITUELLE AU TROISIÈME MILLÉNAIRE.

QU'EST-CE DONC QUE CE SIGNE DE JONAS, DONT PARLE LE CHRIST DANS L'ÉVANGILE ?

...Et ils prirent Jonas et le jetèrent à la mer ; et la fureur de la mer s'arrêta... Et l'Eternel prépara un grand poisson pour engloutir Jonas ; et Jonas fut dans les entrailles du poisson trois jours et trois nuits... Et l'Eternel commanda au poisson, et il vomit Jonas sur la terre.

Car, comme Jonas fut dans le ventre du cétacé trois jours et trois nuits, ainsi le fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre.

Cette génération est une méchante génération ; elle demande un signe ; et il ne lui sera pas donné de signe, si ce n'est le signe de Jonas.

LE SIGNE DE JONAS nous parle d'un homme qui avait disparu pendant deux jours dans le profondeurs de la mer (ce dont les marins d'origine païenne avait été les témoins, puisqu'ils l'avaient jeté à la mer), pour **ressusciter** au troisième jour.

SIGNE en premier lieu de Christ lui-même, mort et ressuscité le troisième jour ; signe, ensuite, du peuple d'Israël, dispersé pendant deux mille ans dans la mer des peuples, pour avoir une **résurrection nationale** après deux mille ans.

Combien de peuples n'ont pas entièrement disparu au cours des siècles ! Ici nous avons un peuple, dispersé sciemment parmi les peuples par les Romains en l'an 70, tout comme Jonas avait été jeté à la mer par les marins païens. En plus un peuple qui a souffert les plus dures persécutions pendant leur diaspora. Et voici que, comme par miracle, deux mille ans plus tard, ce peuple passe par une résurrection nationale, ce dont toute la dernière génération du vingtième siècle a été témoin.

LE SIGNE DE JONAS nous dit donc qu'il y aurait un homme qui mourrait et qui ressusciterait au troisième jour – ceci s'est réalisé à la lettre dans la mort et la résurrection de Christ.

LE SIGNE DE JONAS nous apprend en outre qu'il y aurait un peuple, jeté et dispersé dans la mer des peuples pendant deux jours (deux mille ans) et qui ressusciterait à la fin de ces deux mille ans, au troisième jour. Et, en effet, il y a eu au vingtième siècle le miracle de la résurrection nationale d'Israël (vomi sur le sec, comme le fut Jonas, pour trouver un refuge dans sa terre d'origine). Le grand poisson que Dieu prépara pour sauver Jonas de la mort, nous apprend que c'est Dieu lui-même qui a veillé, pendant deux mille ans, à ce que ce peuple ne soit pas détruit, en dépit de toute la haine qu'ils ont rencontré dans leur diaspora.

Bientôt il se produira le miracle de la résurrection spirituelle d'Israël, lorsqu'ils se tourneront, comme peuple, vers Celui qu'ils ont transpercé, Jésus-Christ.

Quand le Seigneur dit en Luc 11 : *Cette génération n'aura pas d'autre signe que le signe de Jonas...* il parle de la génération qui vivait à son époque, il y a deux mille ans, génération incroyante et qui l'a crucifié. Mais en même temps il parle de la génération qui vivrait à la fin du vingtième siècle, la nôtre, génération incroyante et athée également, une génération qui a les mêmes caractéristiques que celle qui a crucifié le Seigneur.

La mort et la résurrection du Christ a été un signe pour la génération qui vivait il y a deux mille ans.

La résurrection nationale d'Israël dans la deuxième moitié du vingtième siècle est un signe pour ceux qui vivent actuellement, au début du troisième millénaire.

Quand le Christ parle de son retour en Matthieu 24, il dit : *Cette génération ne passera point que toutes ces choses ne soient arrivées..* Et là aussi, il parle d'une génération des temps de la fin qui aurait les **mêmes traits moraux** que celle qui l'a crucifié.

Ce week-end-là, nous sommes allés à un concert pour écouter un célèbre chanteur chrétien, Don Francisco. Il y avait des milliers de personnes. Les chants étaient magnifiques, l'atmosphère merveilleuse, et je fus profondément touché. A la fin, le chanteur demanda à tous ceux qui voulaient s'approcher de Dieu de lever la main. Beaucoup le firent, mais pas moi. C'était comme si quelque chose me retenait, même si, plus tard, je regrettai de ne pas avoir répondu.

Un autre soir, nous sommes allés à une église juive messianique à Finchley. La prédication avait pour thème Gédéon et la toison de laine – une histoire tirée du livre des Juges, dans le Tenach. Je me sentis bizarrement oppressé, et je compris qu'il était temps de me décider. Et pourtant, une fois de plus, je résis-tai.

Au retour, dans le métro, je fus attaqué par une bande de skinheads, sans raison apparente. Heureusement pour moi, des détectives firent irruption, nous séparèrent et arrêtèrent quelques voyous. J'étais en état de choc. Je m'en tirais sans séquelles. J'avais mal aux côtes, quelques bleus, et une vis de mes lunettes était cassée, mais à part cela, j'étais indemne. J'étais soulagé, mais troublé. Pourquoi m'avaient-ils attaqué sans que je les aie provoqués ? Qu'est-ce que cela signifi-ait ? Je compris que ce soir-là, Dieu m'avait sauvé la vie de façon miraculeuse.

« Qu'est-ce que tu attends pour croire en Dieu ? me demanda Henny en rentrant à la maison, après l'ag-ression.

- Henny, répondis-je, je suis presque convaincu, mais pas tout à fait.

- Alors, demande à Dieu d'entrer dans ta vie et de t'aider à croire et à comprendre, suggéra-t-elle.

- D'accord, répondis-je, je vais essayer. »

Aussitôt dit, aussitôt fait ! Ce soir d'avril 1983, j'ai demandé à Yechoua d'entrer dans ma vie pour effacer mes péchés et m'aider à croire en lui.

Ce fut comme un saut dans le vide, un plongeon en eaux profondes, un pas en avant sans recul possible. J'ai avancé vers lui, et il est venu à moi. J'ai ouvert la porte, et il est entré dans ma vie.

A partir de ce soir-là, un changement s'est produit en moi. Il y avait toujours un tas de choses que je ne comprenais pas, mais je savais que Dieu existait, que Yechoua était le Messie qui était mort pour mes péchés et m'avait pardonné, et que je croyais en lui.

Je devins également plus patient, tolérant et aimant. Avec l'aide d'Henny, je me mis à étudier la Bible, et je compris pourquoi Yechoua avait dû mourir en sacrifice pour mes péchés. Il était mon substitut. Je ne pouvais avoir de relation personnelle avec Dieu que par lui.

Je me rendis régulièrement dans la congrégation d'Henny. Un soir, on demanda à tous ceux qui voul-aient recevoir Yechoua de s'avancer. Cette fois-là, je n'hésitai pas une seconde. Je me levai et priai Yechoua

d'entrer dans ma vie. Je savais qu'il n'était pas nécessaire de le faire deux fois, mais je voulais proclamer publiquement ma foi toute neuve. Trois semaines après avoir cru en Yechoua, je suis rentré chez moi, en Israël....
Abrégé.
